Histoire littéraire.

H. K. RIIKONEN, *Menippean Satire as a Literary Genre,* with special reference to Seneca's *Apocolocyntosis* (Commentationes Humanarum Litterarum, 83) : Helsinki, Societas Scientiarum Fennica, 1987, 58 pages.

Cet opuscule agréable à lire n'est pas destiné aux spécialistes : superficiel d'un bout à l'autre, il n'apporte rien de vraiment neuf et la compilation y laisse peu de place aux vues personnelles.

Le premier chapitre roule sur « l'héritage gréco-romain de Ménippe ». On y trouve une liste des ménippées antiques, des considérations sur le *prosimetrum,* une rapide analyse du *Conuiuium* de Julien, et une esquisse de la fortune que connut le « concept de ménippée » du Moyen Age à nos jours. Remarquablement succinct (sept pages en tout pour une pareille matière !), il contient quelques erreurs : Ennius n'est pas « le premier représentant » romain de la satire ménippée et Quintilien ne lui attribue pas cet honneur dans son *Institution oratoire,* 10, 1, 95 (p. 9) ; les titres des *Ménippées* de Varron ne nous sont pas connus par le « catalogue » de saint Jérôme (*ibid.*), mais par Nonius Marcellus et d'autres auteurs anciens (Charisius, Priscien, Macrobe, Aulu-Gelle, etc.) ; enfin il n'est pas vrai que, dans le *prosimetrum,* la poésie vise toujours à « jeter les héros et les demi-dieux à bas de leurs piédestals » (p. 11) : ses emplois sont variés et ne relèvent pas de la seule parodie satirique.

Les deux développements qui suivent (p. 17-40) constituent le véritable corps de l'étude. H. K. RIIKONEN y résume et y compare les théories de M. BAKHTIN et de N. FRYE touchant la satire ménippée. La section consacrée à M. BAKHTIN comprend cinq subdivisions : après avoir énuméré les précurseurs (allemands) et les sources du critique russe, l'auteur rappelle les principes généraux de sa thèse, les quatorze articles de sa définition du genre ménippéen (c'est, à mes yeux, la partie la plus intéressante du livre), et les grandes lignes du parallèle qu'il établit entre Lucien et Rabelais ; puis il montre comment J. KRISTEVA a su allier fidélité à M. BAKHTIN et originalité dans deux de ses écrits, *Sēmeiōtikē. Recherches pour une sémanalyse* (1969) et *Le texte du roman* (1970). Le passage qui concerne N. FRYE présente successivement les caractères que cet érudit tient pour spécifiques de la ménippée, les principaux éléments de son commentaire du *Compleat Angler* d'I. WALTON (« anatomie » que H. K. RIIKONEN met en parallèle avec les anecdotes relatées par son compatriote J. AHO), et ses réflexions sur l'*Ulysse* de J. JOYCE, auxquelles sont jointes celles que cette même œuvre a inspirées à U. ECO.

Les dernières pages ont trait à l'*Apocoloquintose.* Elles visent avant tout à vérifier que la plupart des « items » de M. BAKHTINE s'appliquent à ce pamphlet, qui est donc bien une ménippée. On ne peut qu'approuver une telle démonstration, mais on la voudrait plus étoffée, surtout après avoir lu la somme que R. CORTÈS vient de publier sur le libelle de Sénèque (j'en ai rendu compte dans la présente revue).

En conclusion, l'auteur souligne à bon droit les difficultés sur lesquelles achoppe toute définition de la ménippée, genre-protée voire « super-genre », où ce qu'on nomme aujourd'hui l' « intertextualité » joue un très grand rôle.

La bibliographie, éclectique et sommaire, ne contraste pas avec le reste de l'ouvrage. Nombre de travaux fondamentaux, eu égard au sujet, n'y sont pas mentionnés, entre autres la « dissertation » d'A. SCHERBANTIN (*Satura Menippea. Die Geschichte eines Genos,* Graz, 1951) et la synthèse d'U. KNOCHE (*Die römische Satire,* 2e éd., Göttingen, 1957). Le *Satyricon* n'a droit qu'à un titre (H. PETERSMANN, *Umwelt, Sprachsituation und Stilschichten in Petrons 'Satyrica'*, dans *A. N. R. W.*,

II, 32.3, Berlin-New York, 1985, p. 1687-1705). Les *Ménippées* de Varron ne sont pas mieux partagées : pour elles, H. K. RIIKONEN ne cite que la vieille thèse, estimable mais très incomplète et dépassée, d'E. NORDEN (*In Varronis saturas Menippeas obseruationes selectae*, dans *Neue Jahrb.*, suppl. 13, 1892, p. 265 et suiv. = *Kleine Schriften zum klass. Altertum*, Berlin, 1966, p. 1-87. En fait, quand il parle des satires varroniennes dans son texte, il se sert du livre de M. COFFEY, *Roman Satire*, Londres et New York, 1976, qui n'est qu'un manuel de vulgarisation, avec les lacunes, l'imprécision et les inexactitudes que cela implique — voir mon compte rendu dans *R. Ph.*, 51, 1977, p. 338-340).

La présentation matérielle laisse parfois à désirer : les citations latines ne sont pas traduites et j'ai noté plusieurs coquilles (p. 19, n. 10, l. 1 : lire « d' » au lieu de « ça » ; *ibid.*, l. 3 : glisser un trait d'union entre « peut » et « être » ; p. 22, l. 14 : fermer les guillemets ; p. 34, l. 11-12 : *Romanorum* est mal coupé ; fermer les guillemets après *eruditissimus* ; p. 44, l. 12-13 : *maxime* est mal coupé ; p. 48, l. 18 : lire *nec caput* ; *ibid.*, l. 32-33 : « ingeniously » est mal coupé).

Jean-Pierre CÈBE.

Le livre de Catulle, traduit et présenté par André MARKOWICZ, « L'âge d'homme », collection dirigée par Efim ETKIND (Les grands poèmes du monde : nouvelles traductions) : Lausanne, 1985, 111 pages in-8°.

De l'aveu même de l'auteur, « cette édition n'est pas spécialement destinée aux latinistes, qui auront toujours le privilège de lire Catulle en latin » (p. 98). Dès lors, pourquoi en avoir demandé un compte rendu à la *Revue des Études latines* ?

Nous devrions, en fait, nous montrer unanimes à souhaiter la réimpression de la meilleure traduction française de Catulle : celle d'Alfred ERNOUT, en 1964, aux « Belles Lettres » (collection de Traductions françaises publiées par l'Association Guillaume Budé sous le titre « Les grandes œuvres de l'Antiquité classique »). Est-ce parce qu'elle est épuisée depuis longtemps en librairie qu'André MARKOWICZ semble en ignorer l'existence ? Il ne cite, en tout cas, p. 98, à la base de son travail que les traductions de G. LAFAYE et de L. HERMANN, lesquelles, à tous égards, sont loin de valoir celle de A. ERNOUT.

La présentation générale (p. 9-23) que nous propose MARKOWICZ de ce poète latin, de son temps et de son œuvre ne manque point d'aperçus pertinents, ni, en général, d'une clairvoyante intuition des états d'âme de Catulle, mais elle est, plus d'une fois, gâchée par des traductions trop libres, voire franchement erronées : p. 11 (CXIV, 6) ; p. 12 (LXIV, 408 sq.) ; p. 17 (XXXVI, 1 et 20) ; p. 21 (XXXVII, 1-2). Et les six premiers vers des célèbres phaléciens V sont ainsi analysés p. 20 : « Sans amour, c'est la mort, tout de suite, et pour toujours ». Catulle pensait peut-être qu'une vie sans amour ne vaut pas mieux que la mort, mais ce n'est pas du tout ce qu'il veut dire dans ces vers ! Il souligne, comme le fera Ronsard, que nous devons tous, tant que nous sommes, mettre vite à profit les rares joies de l'existence parce que nous sommes tous destinés (à la différence du soleil, qui renaît chaque matin) à la nuit éternelle de la mort.

Pour ne pas trahir les intentions de celui qui demeure, de l'avis général, le plus grand lyrique de l'Antiquité romaine, il ne suffit point de faire montre de sympathie et d'enthousiasme — qualités dont André MARKOWICZ n'est certes pas dépourvu ! —, il faut aussi veiller à observer les exigences d'une saine rigueur scientifique, comme chaque fois que l'on ose tenter une traduction personnelle d'un célèbre classique de l'Antiquité.

Jean GRANAROLO.

Thomas F. SCANLON, *Spes frustrata, A Reading of Sallust* : Heidelberg, Carl Winter, Universitätsverlag, 1987, 120 pages.

Si brève qu'elle soit, tout juste soixante pages de texte complétées de notes abondantes et d'un triple index (passages cités, sujets, noms propres, où l'on regrettera que les noms d'auteurs modernes soient mélangés aux personnages, lieux et peuples anciens), cette étude offre un intérêt considérable. Elle ne vise pas tant à analyser d'un point de vue philologique le terme *spes* (un sommaire est donné p. 18-20 et dans la longue note 39), mais à l'utiliser comme clé pour découvrir, à travers les structures narratives, la signification que pouvaient donner au texte les lecteurs auxquels il était destiné, et secondairement son sens (Sinn/Bedeutung : cf. p. 65 pour les concepts d'ISER). Pour cette raison, l'auteur cherche d'abord à déterminer la position sociale des lecteurs auxquels s'adressait Salluste ; dire que la plèbe et les chevaliers n'étaient pas entendus comme lecteurs parce que l'auteur en dit du mal est un peu rapide, mais probable ; le discours de SCANLON s'entend mieux dans la perspective que Salluste n'aurait écrit que pour les *nobiles*, on le verra à la fin de ce compte rendu.

La lettre à Lucceius *Ad Fam.*, V, 12, 4, sur la biographie de Cicéron, donne un éventail de termes qui décrivent l'intérêt du lecteur pour le récit historique, et tout particulièrement les vicissitudes des biographies ; parmi ceux-ci, *spes, timor, admiratio, exspectatio, laetitia, molestia* : sans trop forcer le texte, on peut admettre que le premier est un concept central dont dérivent tous les autres (p. 14, 66) ; de plus, à l'intérieur des monographies sallustiennes, l'espoir joue un rôle précis dans le cycle d'évolution du pouvoir : acquisition, abus, décadence, révolution (p. 25, 39 et *passim*) ; enfin, Salluste se distingue de ses contemporains (selon un échantillon de Cicéron, des *Géorgiques* et de Tite-Live) par un emploi systématiquement péjoratif du terme : *spes* est *fallax* et espérer sans succès est le propre des gens chez qui la *uis* l'a emporté sur la *uirtus* ; le sens éminemment politique de l'espoir qu'on place dans un personnage vertueux, ou dans les dieux, n'apparaît pas ou guère chez lui ; notons toutefois que les textes analysés sont moins nombreux que les occurrences annoncées, et qu'à défaut d'un relevé de celles-ci les opinions de l'auteur risquent toujours d'apparaître partiales.

Dans l'histoire des nations ou des pouvoirs, Salluste utilise comme déjà Homère (mais plus particulièrement Cicéron et Tite-Live) des métaphores médicales : la décadence d'un pouvoir est imaginée sous la forme d'une épidémie ; l'espoir de guérison réside chez Cicéron dans l'extirpation du mal (Catilina) ; chez Tite-Live, dans la création d'un pouvoir stable et fondamentalement conservateur, fût-il révolutionnaire dans sa forme ; la troisième *Géorgique* semble proposer (malgré la note 63, qui force un peu le texte pour en faire un hommage posthume à Salluste) des remèdes au moins sous forme métaphorique. Salluste estime que le mal est dans la nature humaine, et qu'il n'y a pas d'espoir de guérison ; d'où l'emploi de *spes* dans les contextes indiqués ci-dessus.

Après des pages foisonnantes plutôt que méthodiques sur le Catilina et le Jugurtha, SCANLON propose quelques conclusions d'ordre littéraire — *spes* et les mots du même registre créent une dynamique dramatique, et Aristote n'est sans doute pas loin —, d'ordre moral, mais aussi politique et historique. Comment rompre le cycle infernal qui précipite chaque pouvoir vers la décadence ? La nature de l'homme veut que tout pouvoir établi se corrompe par la πλεονεξία, sauf à maintenir un conservatisme strict — de ce point de vue, Salluste apparaîtrait facilement plus rigoriste que Tite-Live — ou à être corrigé par des hommes vertueux, si ce n'est à la vertu collective (de la *nobilitas*, bien sûr, puisque l'on ne peut pas compter sur la plèbe pour cela) ; en tout cas, un seul homme vertueux ne suffit pas : le pessimisme

sallustien n'admet pas la conception cicéronienne du principat ; au minimum, il faudra deux hommes vertueux, mais de caractères et d'opinions opposés, donc complémentaires, pour dénouer une crise : Marius et Metellus, et surtout Caton et le César de 63 ; est-ce pour revenir à son tour sur le thème éculé du pessimisme que l'auteur a ressorti cet argument, sans voir que cette interprétation rend Salluste hégélien avant l'heure ? Ou laisse-t-il au lecteur le soin de deviner une perspective très vaguement teintée de robespierrisme (l'effort de tous vers la vertu), système mal vu aux États-Unis ? La mention — un peu démagogique, et tout à fait déplacée — du SIDA, en fin d'ouvrage, laisse entrevoir ce genre d'anguille sous roche.

Retenons de ce travail une lecture assez novatrice, mais trop partielle, de Salluste ; des idées nombreuses, parfois banales, souvent intéressantes ; enfin une structure interne à la pensée du critique, qui s'entrecroise avec celle qu'il veut voir chez Salluste, si bien qu'il n'est pas facile de définir ce qui appartient à l'un et à l'autre.

Richard ADAM.

Giovanni CIPRIANI, *Sallustio e l'immaginario. Per una biografia eroica di Giugurta* (Studi e Commenti, 6) : Bari, Adriatica Editrice, 1988, 124 pages, 22 000 lires.

Appliquant les méthodes et les données de la sémiologie (G. GENETTE et U. ECO entre autres sont invoqués) aux techniques narratives de Salluste, l'auteur de cet ouvrage nous invite à découvrir, principalement dans les chap. 1-11 du *Bellum iugurthinum* où nous est présenté le personnage de Jugurtha, des structures morphologiques analogues à celles d'une *fabula* ou d'un roman folklorique, dont les personnages centraux seraient trois frères, correspondant à deux types opposés : le « héros », qui se dissimule sous une modeste apparence et fait beaucoup espérer de lui, ce que G. CIPRIANI appelle l'*unpromising hero*, Jugurtha, et deux « faux héros », incapables de répondre à qu'ils promettent, par insuffisance ou incapacité, Adherbal et Hiempsal. Toute la narration de Salluste est élaborée en fonction de ces données de départ, ce qui conduit à une compression du temps narratif, à des discontinuités chronologiques ; la matière des premiers chapitres du *Bellum iugurthinum* est conçue et systématisée selon la morphologie d'une fable ayant pour thème le succès d'un héros ; elle est construite dans la perspective d'une recherche de la dramatisation — des rapports sont établis avec la *Thyeste* de Sénèque — ; le thème se retrouve également dans des récits ressortissant à d'autres cultures : norvégienne, russe, etc. L'auteur rappelle que cette recherche de la construction dramatique correspond d'ailleurs aux principes exposés par Cicéron dans sa fameuse lettre à Lucceius (*Fam.*, V, 12).

Je suis, je le confesse, quelque peu réservé à l'égard de telles recherches où l'on tente trop souvent, avec plus ou moins d'efficacité, de faire du neuf avec du vieux ; ce n'est pas d'aujourd'hui, par exemple, que l'on a saisi des rapports spécifiques entre Jugurtha et Marius ; G. CIPRIANI le reconnaît lui-même en renvoyant notamment à E. TIFFOU (*Essai sur la pensée morale de Salluste à la lumière de ses prologues*, Paris, 1974). Il faut toutefois convenir que, en nous livrant une clef de lecture possible de la monographie de Salluste, il met très heureusement en lumière un aspect important de la technique historiographique antique, moins soucieuse de l'exactitude rigoureuse dans la relation des faits, comme le sont de nos jours les historiens, qu'attachée à la reproduction de différents modèles littéraires et rhétoriques. A ce titre, son livre mérite incontestablement l'attention et l'estime des spécialistes.

J. HELLEGOUARC'H.

Walter WIMMEL, *Collectanea : Augusteertum und späte Republik* : Stuttgart, F. Steiner Verlag, 1987, VIII-436 pages in-8°.

Ces *Kleine Schriften* publiés à l'occasion du soixante-cinquième anniversaire de W. WIMMEL ne respectent pas l'ordre des temps propre à l'histoire littéraire puisque les articles consacrés aux poètes d'époque augustéenne y viennent avant ceux qui traitent de l'époque républicaine. Le lecteur s'accommodera pourtant sans aucun mal de cet état de choses conforme aux préférences de l'auteur. Il ne s'étonnera pas davantage que la première rubrique soit plus étoffée que la seconde. Comme on pouvait s'y attendre, son contenu fait la part belle à Tibulle et à Horace. Mais Virgile, Properce, Ovide y sont également à l'honneur tout comme L. Varius Rufus sur lequel W. WIMMEL a récemment publié un mémoire appelé à faire date (*Der Augusteer Lucius Varius Rufus, A. N. R. W.*, 30, 3, 1983).

Moins connus peut-être que les précédents, les articles regroupés dans la deuxième partie du livre sont consacrés à Cicéron, César et Salluste. Les premiers (*Cicero stellvertretendes Opfer*, dans *W. St.*, 86, 1973 ; *Das Verhängnisvolle Jahr*, dans *Hermes*, 102, 1974 ; *Cicero auf platonischem Feld*, dans *Festschrift... H. Gundert*, Amsterdam, 1974 ; *Der Retter Cicero und die römische Krise*, dans *Hermes*, 103, 1975 ; *Catilinarischer Erfolg auf den Almen ?*, dans *Hermes*, 112, 1984) traitent tous de problèmes d'établissement de texte. Parmi les autres deux méritent à notre sens une mention spéciale (*Caesar und die Helvetier*, dans *Rh. M.*, 123, 1980, et 125, 1982) parce qu'ils révèlent chez W. WIMMEL des mérites méconnus d'historien.

Jean-Claude RICHARD.

Angela Maria NEGRI, *Gli psiconimi in Virgilio* (Ricerche di storia della lingua latina 19) : Roma, Edizioni dell'Ateneo, 1984, 363 pages.

Riche, solide, scrupuleux, le livre d'A. M. NEGRI devrait retenir l'attention non seulement des virgiliens, mais des latinistes en général, philologues ou philosophes. La lexicologie sert on ne peut mieux ici l'histoire des idées, et en particulier l'histoire de l'idée d'âme ; elle permet aussi une approche de l'âme latine. L'ambition réussie de cette recherche a été de saisir à propos de l'étude d'un « champ conceptuel » chez un auteur l'originalité latine dans l'expression de ce qui concerne la « psychè », l'auteur s'efforçant de préciser l'enrichissement spécifique que Virgile a apporté à cette conception originale. L'usage des psychonymes grecs et latins à travers le temps a donc été nécessairement examiné pour que l'originalité latine et l'originalité virgilienne puissent être discernées, cernées. Citons par exemple ces lignes à propos de la correspondance des termes grecs et latins qui désignent « l'organe et ce dont il est le siège ou la cause » : « Je retiens, écrit l'auteur (p. 16), que de tels concepts et usages parallèles typiques de la mentalité primitive sont dus à une conception semblable et ne sont pas dérivés de la Grèce. Des facteurs variés le démontrent. Les sens de *cor* sont parallèles à ceux de « kèr, kardia », mais certains composés, comme *concordia, recordor*, privés de correspondants grecs et attestés depuis la période archaïque, prouvent l'antiquité du psychonyme latin... Le couple *anima-animus* est caractéristique de la langue de Rome et les deux substantifs, depuis les origines jusqu'à l'époque de César, quand ils ne sont pas utilisés pour exprimer les idées spéculatives grecques, sont distincts. L'*anima* est le principe vital, l'*animus* le siège des sens, des sentiments, du désir et de la volonté, des activités intellectuelles. La séparation de l'*anima* provoque la mort, celle de l'*animus* l'évanouissement. Et A. M. NEGRI s'attache alors à montrer les usages autres des termes « psychè » et « thumos » chez Homère et Apollonios de Rhodes. Elle

a souligné une caractéristique essentielle de la représentation psychique chez Virgile : « Les organes psychiques sont chez Virgile plus souvent réceptifs que des agents et ils restent subordonnés au personnage qui ne perd jamais la prééminence, et maintient une unité fondamentale, même s'il est soumis à des processus variés voire tout à fait contradictoires comme Énée en IV, 448-449 » (p. 302-303). Il convient de suivre dans le détail toutes les analyses (notamment celles multiples de l'*Énéide*, IV, on ne s'en étonnera pas !) qui concourent à montrer la finesse virgilienne dans l'usage des psychonymes pour traduire des émotions intenses et des passions éprouvantes. Ainsi est montré comment « le pathos acquiert à Rome une physionomie particulière différente de la simplicité et de l'immédiateté avec lesquelles l'exprimait la poésie grecque, même en usant de termes parallèles, une physionomie différente aussi de la « technè » de certains vers hellénistiques » (p. 313). Vingt-quatre psychonymes latins sont étudiés ici chez Virgile ; quinze particulièrement fréquents et importants ont été analysés dans les 245 pages du premier chapitre et présentés selon un ordre de fréquence nuancé par les affinités sémantiques : *anima, uita, manes, animus, mens, sensus, spiritus, cor, pectus, praecordia, pulmo, fel, medullae, ossa, uenae*. Aucune difficulté n'est esquivée, et pourtant ces difficultés étaient nombreuses comme les rendent sensibles en particulier l'étude de la présence conjointe de deux ou trois psychonymes pour le même référent, ou celle des réseaux sémantiques des psychonymes. Tous les *indices* voulus facilitent la consultation du livre ; le sérieux avec lequel celui-ci a été minutieusement élaboré est patent ; dans la multitude des détails étudiés, tel ou tel peut bien offrir prise à la contestation, face aux difficultés dans l'expression de la nuance abstraite, le style peut bien parfois s'alourdir, mais les vues présentées sur l' « intériorité » latine et l' « intériorisation virgilienne », souvent au terme de comparaisons serrées avec Homère ou Apollonios de Rhodes, sont passionnantes. On aimera confronter ce livre avec la thèse de Ph. HEUZÉ sur « *L'image du corps dans l'œuvre de Virgile* (Roma, 1985), ouvrages à peu près contemporains, concluant de même sur la profondeur avec laquelle Virgile a conjoint « la philosophie du corps à la philosophie de l'âme » (*op. cit.*, p. 645).

Antoinette NOVARA.

Antoinette NOVARA, *Poésie virgilienne de la mémoire, questions sur l'histoire dans l' « Énéide 8 »*, éd. ADOSA : Clermont-Ferrand, 1986, 142 pages.

En présentant la thèse d'Antoinette NOVARA (*R. É. L.*, LXI, p. 378-381) J. FONTAINE, après avoir dit tout le bien qu'il en pensait, terminait sur un léger reproche ; il regrettait que la recherche se fût arrêtée, dans l'œuvre de Virgile, aux *Bucoliques* et aux *Géorgiques*, sans prendre l'*Énéide* en considération, et il concluait en demandant « la suite de l'histoire ». On peut considérer que la requête a été entendue et que des pages importantes concernant « la suite de l'histoire » ont été écrites dans cette *Poésie virgilienne de la mémoire*. L'auteur des *Idées romaines sur* le progrès possède un talent particulier, une disposition d'esprit qu'on sent naturelle, mais aussi fortifiée par la réflexion et la méditation, qui la porte a être attentive aux manifestations du temps, à en analyser les multiples modalités, à en repérer les diverses combinaisons, et en quelque sorte à en rendre sensible les formes de beauté — ce qui n'est pas banal : n'est-il pas, dans notre tradition, figuré en vieillard chenu et passablement rébarbatif, quand un grand poète ne le peint pas dans l'appareil d'un « rétiaire infâme » ? Mais ces allégories ne correspondent pas vraiment à la pensée des anciens, pas plus qu'à celle de l'auteur. C'est donc sur l'*Énéide* que se porte et s'attarde le regard d'Antoinette NOVARA. Les intérêts qui sont les siens ne pouvaient sans doute pas trouver terrain poétique plus favorable que le huitième chant, qui tient dans l'histoire, ou plutôt dans l'Histoire, un rôle

de protagoniste. Cela est bien connu : deux épisodes, fameux s'il en est, focalisent l'attention des lecteurs : la promenade d'Énée à Pallantée en compagnie d'Évandre, c'est-à-dire la déambulation dans la préhistoire de Rome, et le bouclier d'Énée, sur lequel sont ciselés les faits marquants de son histoire, jusqu'à Actium. Mais c'est le chant tout entier, dans son développement, qui est soumis à l'examen critique. Après s'en être expliquée dans son introduction (« le chant des fins »), A. NOVARA choisit d'organiser son texte en fonction des différentes façons dont le narrateur a conçu ses rôles en liaison avec l'expression des temps divers et avec les questions qu'il suscite sur l'aventure historique. Sur la base de ce critère subtil, l'ouvrage présente quatre chapitres : 1) Narration et médiation entre le temps des hommes et le temps des dieux ; 2) conversation des héros et dialogues des mémoires humaines ; 3) la promenade dans Pallantée et le progrès de l'histoire ; 4) le *vates* et le bouclier prophétique.

L'avantage de cette composition consiste dans le fait que peut être considéré chaque passage avec sa nuance, sans que soit systématiquement suivi le fil du texte (mais en gros, naturellement, on s'y conforme).

Pour saisir l'originalité de cette démarche, il suffira peut-être d'un exemple. Là où un autre dirait : « en faisant participer le lecteur à la joie intérieure des Troyens », A. NOVARA écrit : « en faisant participer le lecteur au temps de la joie intérieure des Troyens » (p. 28). La considération de cette temporalité-là décale la lecture usuelle et modifie les perspectives. Ainsi, quand certaines habitudes figeaient plus ou moins les choses, la diligente revendication de l'auteur les remet en mouvement. J'avoue que le passage où l'on voit les carènes peintes des Troyens, remontant le Tibre, fendre les reflets des forêts était un magnifique tableau qu'une admiration maladroite avait tendance à immobiliser. A juste titre A. NOVARA réanime les choses, propulse à nouveau les vaisseaux Troyens vers Pallantée, me persuadant qu'il faut voir l'image en mouvement, et sentir, liée à ce mouvement, « la volupté d'un temps qui s'écoule comme si l'on glissait au fil de l'eau » (p. 27).

Ce jeu de l'espace et du temps, du mobile et de l'immobile culmine dans le bouclier d'Énée, objet théoriquement inerte et limité (mais en est-ce bien un ?) dans lequel l'auteur excelle à retrouver, par des voies qui combinent la grande érudition et la considération des faits de langue (en particulier, l'attention portée aux temps des verbes) la « trame de la continuité », restituée avec beaucoup de finesse, de façon très convaincante.

Mais on ne saurait résumer analyses ni conclusions. Pour suggérer la nature et la qualité du travail, qu'il soit permis d'emprunter une comparaison classique mais particulièrement indiquée ici, la comparaison avec la musique, art du temps précisément. Dans la polyphonie du texte poétique, l'auteur a détecté les mélodies particulières qui s'agencent et se surimpressionnent ; elle a aussi tendu l'oreille aux accords et aux harmoniques. Par la qualité de l'écoute, et la multiplicité des échos qui sont perçus, les pages consacrées à la visite de Pallantée, entre autres, pourront difficilement être surpassées.

C'est que l'intérêt pour les formes est inséparable de l'interrogation sur les sens, et le chant VIII apparaît comme le dépositaire de la méditation de Virgile sur le temps et l'histoire de Rome, temps orienté, histoire qui se déroule selon un projet transcendant. Et le livre s'infléchit vers une conclusion grave. S'il est vrai, comme le pense Aristote, que la poésie est plus philosophique que l'histoire, la question de fond peut être ici schématiquement posée : dans une perspective platonicienne, ce poème est peut-être la meilleure façon de formuler toute l'histoire, puisqu'il met toutes les ressources du beau au service de toutes les complexités du vrai.

Cette étude dont le cheminement original évolue au-dessus d'une impressionnante quantité de notes et de références, mérite un autre éloge. Nous savons qu'une

des difficultés du commentaire, c'est qu'il tire les fils et défait les mailles du texte, qu'il morcelle. Or l'auteur parvient à faire le plus minutieux des commentaires sans que le lecteur s'aperçoive que c'en est un. L'art consiste à donner au caractère discontinu des annotations l'unité d'une pensée et d'une écriture personnelles qui ne dédaignent pas le développement suggestif de longues phrases, avec, ici et là, un petit chatoiement baroque (ai-je tort d'être arrêté par les « ignivomes » ?).

En un mot, un livre de poids, indispensable pour la compréhension du chant VIII, et de l'*Énéide* dans son ensemble.

Philippe HEUZÉ.

Joël THOMAS, *Le dépassement du quotidien dans l'Énéide, Les Métamorphoses d'Apulée et le Satiricon* : Paris, Les Belles Lettres, 1986, 210 pages.

Le livre de J. THOMAS a tous les caractères d'un essai, d'un essai important et audacieux. Il ne se propose rien moins que de mener une réflexion critique sur trois œuvres de forme et d'esprit aussi différents que l'*Énéide*, les *Métamorphoses* d'Apulée et le *Satiricon* (dans cet ordre qui n'est pas chronologique pour des raisons que donne l'auteur). Les premières pages sont consacrées à la justification du projet. Il s'agit de préférer à la « voie de Prométhée » la « voie d'Hermès ». Qu'est-ce à dire ? Prométhée symbolise « la relation à un déroulement, voire à un déterminisme historique », Hermès se propose « la vérification des « lois » de l'imaginaire » (p. 18), lesquelles ont leur spécificité. Entre le dieu du Cyllène et le Titan du Caucase, les rapports n'ont pas toujours été faciles : entendons que les tenants des deux types de critique étaient tentés par l'anathème réciproque. Tout en récusant sur le fond cette exclusion. J. THOMAS se déclare décidé à privilégier la seconde et à procéder à un essai de « mythocritique ».

Le désir de s'engager dans la voie d'Hermès est d'abord éveillé par un avis que donnent les œuvres : « les choses ne sont pas ce qu'elles ont l'air d'être » (p. 31) et les premières analyses sont consacrées à montrer qu'en effet, aussi bien dans l'épopée que dans les romans, les personnages évoluent dans un monde mal maîtrisé, mouvant, rempli de masques et d'illusions. Mais ce tourbillon des apparences recèle un sens caché. C'est le thème privilégié du voyage qui permet de le déceler, « forme concrète et pour ainsi dire imagée de celui de la Quête spirituelle » (p. 57).

Trois développements importants explorent ce beau sujet. Le premier condense de façon suggestive certaines des analyses que l'auteur a proposées dans son premier livre sur les *Structures de l'imaginaire dans l'Énéide*, et dont J. PERRET a indiqué ici-même la nouveauté. Il s'intitule « L'*Énéide* ou la quête de la terre promise » ; le second : « Les *Métamorphoses* ou la quête de la Rose », et le troisième : « Le *Satiricon* ou l'inversion du voyage en fuite ».

Les conclusions qui découlent de l'étude du thème sont soumises à une épreuve complémentaire, celle des structures dont l'examen permet de confirmer et d'approfondir les précédentes analyses.

On sait que ce type de démarche est exposé à un grand danger : que la thèse générale s'impose au détriment des œuvres particulières ; que l'édifice critique se construise sur les ruines des textes expressément rassemblés à cet effet. Ici, c'est tout le contraire. La thèse initiale se vérifie bien sûr dans la confrontation avec les trois ouvrages. Mais ce sont eux qui en bénéficient et, pour bien montrer que telle est bien son intention, l'auteur consacre son dernier chapitre à rechercher les « voies particulières » qui font la singularité de chacune (et qui apparaissaient déjà nettement dans les analyses précédentes).

Cette lecture orientée présente les œuvres sous un éclairage très neuf, d'une nouveauté qui fait choc, et la richesse de l'examen, dans le détail, fait qu'on ne

saurait en présenter ici un résumé. Il faut donc convier le lecteur à en faire lui-même connaissance. Il redécouvrira la confondante complexité de l'*Énéide* et s'avancera plus sûrement dans les *Métamorphoses*. Mais, s'il faut donner un avis personnel, je dirai que ces analyses conviennent particulièrement bien au *Satiricon*. Il semble que les critères privilégiés de cette démarche critique s'adaptent excellemment à ce roman et permettent d'en formuler les caractères spécifiques de façon très heureuse. Tout ce qui concerne la déstructuration (des êtres, de l'espace, des genres) est particulièrement bien venu ; la référence à l'hermaphroditisme est très suggestive (bravo à FELLINI de l'avoir sentie) et sa belle formule : « le voyou est un ange déchu » (p. 145) oriente l'interprétation dans une bonne direction.

Ce livre forme un tout, et la méthode ne se marchande pas. Sur le fond, elle m'inspire deux réflexions. D'abord, elle illustre l'insuffisance d'une critique fondée sur le genre, qu'il ne s'agit pas, bien entendu, d'ignorer, mais dont il faut apprécier les limites. Invoquer systématiquement les lois du genre, c'est compromettre les chances d'atteindre la singularité d'une œuvre. Mais d'autre part on voit en lisant J. THOMAS que d'autres relations, d'autres associations sont possibles qui permettent d'approfondir sensiblement la recherche.

En second lieu, l'auteur soulève la vaste question des rapports de l'histoire et de l'imaginaire, dont l'autonomie respective est constatée dans un premier temps. Mais dans un second, on voit des considérations historiques (le désarroi des temps néroniens, par exemple) invitées à confirmer des analyses qui ne s'inspirent que de l'imaginaire. La dialectique réussit-elle à concilier les termes de l'alternative ? Il semble à ce sujet que l'auteur fasse preuve d'une circonspection toute normande.

Un tel ouvrage ne peut laisser indifférent. Il propose sans complexe un langage critique qui rend un son très neuf, et l'on ne saurait exclure que certaines oreilles philologiques y restent sourdes ou fermées, par préjugés ou conviction. Cela d'autant que l'essai stylise les thèses, et que les sortilèges de la voix d'Hermès ne vont pas sans quelques périls.

Mais on trouvera opportun qu'à la veille du troisième millénaire, la critique des textes anciens prenne en compte certaines grandes démarches du XX^e^ siècle, et l'on se réjouira qu'un latiniste ait le goût et la compétence pour le faire. Et rappelons à cette occasion que J. THOMAS est l'animateur d'un groupe de recherches sur l'imaginaire appliquées à la littérature latine.

Enfin ne manqueront pas ceux qui sentiront que, par delà les prérogatives des systèmes, ces analyses témoignent en faveur d'une lecture grave et profonde, qui obtient beaucoup des textes parce qu'elle en attend beaucoup.

Philippe HEUZÉ.

Karl BÜCHNER, *Virgilio, il poeta dei Romani*, 2^da^ edizione a cura di Elisabetta RIGANTI (*Paideia*, biblioteca di Studi classici) : Brescia, 1986, 619 pages, 65 000 lires.

Cette monographie monumentale de K. BÜCHNER parue en 1959 comme article dans la *Realencyclopädie* de PAULY-WISSOWA fut traduite en langue italienne quatre ans plus tard dans la collection *Paideia* ; Mario BONARIA avait assuré la révision de ce travail qui reproduisait, à quelques aménagements près, le texte de l'original allemand. Voici une seconde édition qui garde la même présentation que la première malgré le regroupement des chapitres à l'intérieur de trois grandes parties au lieu de six : division plus heureuse qui réunit ensemble la *Vita* et les *Testimonia*, présente ensuite l'œuvre (dans l'ordre chronologique naturellement) et consacre les derniers chapitres à la fortune et à la tradition de Virgile (l'Appendice sur les Jeux funèbres n'a pas été modifié). En outre, certaines indications biblio-

graphiques ou d'intérêt secondaire ont été reportées dans les notes pour aérer le texte.

Les deux nouveaux traducteurs se sont efforcés de rester scrupuleusement fidèles à l'original, supprimant certains ajouts de la première édition.

Enfin, et c'est la modification capitale, la table bibliographique en fin de volume a été supprimée. Heureuse initiative qui ne porte nullement préjudice à la valeur intrinsèque de l'ouvrage concentré surtout sur l'étude proprement philologique des documents. Comme il eût été impossible de faire figurer dans cette table une liste des très nombreux travaux qui ont enrichi depuis vingt ans nos connaissances sur Virgile, conserver l'ancienne eût été prendre le risque de la faire paraître vieillie et démodée ; le lecteur en sera quitte pour chercher ailleurs, dans des publications spécialisées, les informations qui lui manquent ; cependant, si la langue allemande lui est peu familière, il pourra désormais lire et relire plus aisément tant de pages solides, d'exposés à la fois clairs et riches, toujours pénétrés du plus grand souci d'objectivité scientifique.

Roger LESUEUR.

Stephen HINDS, *The Metamorphosis of Persephone, Ovid and the Self-conscious Muse* : Cambridge, 1987, deux *indices*, 182 pages.

Le commentaire des passages consacrés dans les *Fastes* et dans les *Métamorphoses* à l'apparition de la source Hippocrène, surgie d'un coup de sabot de Pégase, conduit S. HINDS à poser la question qui sera au centre de sa confrontation des deux versions ovidiennes de l'enlèvement de Perséphone, celle des genres : les adjectifs *leuis* et *dura*, qui qualifient le mot *ungula* dans les *Fastes* et dans les *Métamorphoses* correspondent en effet à l'inspiration respective des deux poèmes, élégiaque pour l'un, épique pour l'autre. Après le relevé des points communs aux deux histoires racontées par Ovide (les deux épisodes ont les mêmes textes de référence : la description cicéronienne de l'Etna dans les *Verrines* et l'*Hymne homérique à Déméter*), c'est la question qui est traitée dans les derniers chapitres. L'hypothèse de R. HEINZE, pour qui les *Fastes* relevaient du genre élégiaque et les *Métamorphoses* du genre épique, doit, selon S. HINDS, être nuancée : il propose de la conception des genres dans la Rome augustéenne, héritière de l'intérêt alexandrin pour l'εἰδογραφία, une nouvelle approche. La conscience de l'appartenance d'un poème à un genre ne s'exprime pas seulement par l'observance, mais aussi par la transgression des limites de ce genre ; malgré la présence de quelques éléments épiques, l'orientation générale des *Fastes* est élégiaque ; le même mélange des genres, se retrouve, inversé, dans les *Métamorphoses* ; l'inspiration épique n'y est pas continue ; le discours de Vénus à Cupidon renvoie, par exemple, aux directives que la déesse donne à son fils au livre I de l'*Énéide*, autrement dit, à un moment où est introduit dans l'épopée un élément érotique.

Les analyses de S. HINDS sont à la fois subtiles et rigoureuses ; elles peuvent quelquefois paraître trop ingénieuses, mais sont toujours intéressantes. Il faut aussi souligner l'importance de la perspective dans laquelle elles s'inscrivent : à la suite de H. TRÄNKLE et de P. KNOX, S. HINDS met l'accent sur la nécessité de procéder à une réévaluation de la question des genres dans les études ovidiennes et dans l'histoire de la littérature augustéenne.

Jacqueline FABRE.

Alexander PODOSSINOV, *Ovids Dichtung als Quelle für die Geschichte des Schwarzmeergebiets* : Konstanz, 1987, 236 pages.

L'ouvrage d'A. PODOSSINOV entre dans le cadre d'un projet plus vaste : l'étude des sources antiques pouvant servir à l'établissement de l'histoire des peuples de

l'U. R. S. S. Pour juger de la valeur des informations apportées par Ovide, on doit, selon A. PODOSSINOV, tenir compte de sa situation : à la prévention du Romain s'ajoutent les desseins de l'exilé, qui, par une description outrée de ses conditions de vie, veut susciter la sympathie de ceux dont il espère l'appui. Il ne faut pas non plus négliger l'importance de la rhétorique et de la part donnée aux stéréotypes, au vraisemblable, au possible, au détriment du concret, du vrai, du réel. Après avoir confronté les dires du poète à ce que l'on sait des territoires où il fut banni, A. PODOSSINOV conclut qu'excepté quelques renseignements sur la situation politique et militaire dans la région du Danube, les notations ovidiennes ne sauraient être considérées comme crédibles. Conduite avec clarté et précision, sa démonstration doit ses résultats à la rigueur de sa méthode fondée sur une analyse pertinente des caractères particuliers à une œuvre poétique dans la culture latine : comme lui-même l'observe fort justement, si les études sur le sujet, amorcées au XIX[e] siècle, n'ont pas été concluantes, c'est que les chercheurs ont, pour la plupart, paraphrasé sans le discuter un texte qu'ils considéraient comme une source historique sans se préoccuper de ce qu'impliquait son appartenance au domaine de la poésie.

Jacqueline FABRE.

Rainer JAKOBI, *Der Einfluss Ovids auf den Tragiker Seneca* (Untersuchungen zur antiken Literatur und Geschichte, Band 28) : Berlin, New York, Walter de Gruyter, 1988, 238 pages.

Depuis une quinzaine d'années, notre connaissance des tragédies de Sénèque a été considérablement renouvelée et enrichie par toute une série de travaux importants : nous pensons à ceux de J. DINGEL et de O. ZWIERLEIN, ainsi qu'aux commentaires publiés par P. GRIMAL, C. N. COSTA, R. J. TARRANT ou E. FANTHAM. A mesure que paraissaient ces ouvrages, il devenait de plus en plus évident qu'il convenait de reprendre le problème des influences poétiques qui se sont exercées sur la création littéraire de Sénèque, notamment celle d'Horace, particulièrement sensible dans les chœurs, et plus encore celle d'Ovide.

C'est à ce dernier sujet que s'est attaché Rainer JAKOBI, qui est un élève de O. ZWIERLEIN. Son livre se présente comme la version élargie d'une dissertation soutenue devant l'Université de Bonn en 1986. Dans la saine tradition des dissertations allemandes, il vise à la *breuitas* et à l'efficacité. Une introduction de quelques pages pose le problème et souligne l'importance de l'imitation dans la poésie antique ; on n'y apprend rien de bien nouveau et le beau livre de M[me] A. THILL, *Alter ab illo*, Paris, 1979, ne semble pas connu de l'auteur.

R. JAKOBI procède ensuite de façon analytique, examinant les tragédies dans l'ordre de l'*Etruscus*, vers après vers. Des analyses littéraires, généralement courtes et denses, éclairent les endroits où une imitation est sensible. Lorsqu'un point a été bien traité par des travaux antérieurs, on se contente d'y faire référence ; ainsi pour les correspondances entre *Phèdre* et la quatrième *Héroïde*, recensées par H. J. TSCHIEDEL, *Phaedra und Hippolytus*, Diss. Erlangen-Nuremberg, 1969 (ouvrage non cité dans la bibliographie, à la page 214). Cela ne facilite ni la lecture ni le contrôle, mais il faut en prendre son parti.

Dans l'œuvre d'Ovide, ce sont naturellement les *Héroïdes* et les *Métamorphoses* qui ont fourni les matériaux les plus nombreux. Comme dans toute imitation, il arrive souvent que le texte de Sénèque combine des éléments empruntés à deux passages différents d'Ovide, voire à plusieurs ; R. JAKOBI montre alors, de façon concise mais juste, comment de cet amas de réminiscences émerge la nouveauté d'une création. La même remarque demeure valable lorsque d'autres influences viennent s'ajouter

à celle d'Ovide : Euripide par exemple, ou Horace, ou des traditions mythologiques de l'époque hellénistique (p. 105, à propos d'*OEd.*, 449-466). A l'occasion aussi, l'auteur ne s'interdit pas d'évoquer la descendance d'un thème chez les poètes de l'époque impériale, Silius, Stace, Valérius Flaccus. Il y aurait sans doute beaucoup à chercher de ce côté-là, mais c'est une autre question.

Certaines tragédies posent des problèmes spécifiques : *Phèdre* naturellement, à cause de l'*Hippolyte voilé* d'Euripide et, comme on a dit, de la quatrième *Héroïde* ; *Médée* surtout, à cause de la *Médée* perdue d'Ovide (et des rapports de celle-ci, et de la pièce de Sénèque, avec la douzième *Héroïde*), mais aussi en raison de la *Médée* (également perdue) de Sophocle, qui a peut-être plus influencé Sénèque que celle d'Euripide.

Si bien qu'au total, le travail de R. JAKOBI était moins facile à mener à bien qu'on ne pourrait penser. Il lui fallait éviter un double écueil : 1) ne rien oublier ; p. 18, E. FANTHAM se voit vertement reprocher d'avoir omis plus d'une réminiscence ovidienne dans son Commentaire des *Troyennes* ; 2) ne pas « en rajouter » ; p. 23, l'auteur rappelle avec raison l'influence omni-présente des *topoi* de la rhétorique et la nécessité de tenir compte — tout de même ! — de l'invention personnelle de Sénèque. P. 44, des rapprochements possibles entre *Phoe.* 522 sq. et certains passages de Tite-Live, notamment l'épisode de Coriolan, sont aussi très justement mis sur le compte d'une commune éducation rhétorique.

Il reste que malgré ces positions de principe très sages, on peut reprocher à R. JAKOBI de s'être laissé aller à quelques excès dans cette forme particulière de *Quellenforschung*. Ainsi, p. 156, à propos de *Thy.* 120, il peut paraître hasardeux de fonder un rapprochement sur le seul emploi de *en ipse*. De même, p. 163, à propos de *Thy.* 760 sq., où *membra secat* est censé provenir de *membra dilaniant* de *Met.* 6, 644 sq. Ou encore p. 38, pour *Tro.* 1064 (*generosa*), et p. 87, pour *Ph.* 1085 (*praeceps*). Comment pouvait-on dire autrement ? L'analogie des sujets entraîne nécessairement la ressemblance des expressions.

A bien y réfléchir, on se demande si R. JAKOBI a correctement défini et délimité son sujet. L'influence d'Ovide, *der Einfluss*, qu'est-ce à dire ? S'agit-il d'une imitation consciente, promue au rang d'une forme de création littéraire — nous parlons d'inter-textualité — ou utilisée comme un hommage adressé à un maître respecté et reconnu de tous ? S'agit-il au contraire d'une innutrition, due à la lecture fréquente d'Horace, de Virgile ou d'Ovide ? Ou bien faut-il penser qu'un poète comme Ovide a enrichi l'arsenal des *topoi* rhétoriques dont s'est nourri Sénèque ? Ou que son œuvre a façonné la langue poétique latine au point que tous les poètes du premier siècle de l'Empire lui sont plus ou moins redevables ? Tout cela est sans doute vrai à la fois ; il faudrait montrer comment, et jusqu'à quel point. Le chapitre final, *Die Imitationstechnik Senecas*, p. 202 sq., n'est qu'un catalogue de procédés, au niveau d'une vision microscopique des choses.

Un dernier mot. Comme la plupart des savants actuels, R. JAKOBI estime que l'*Hercule sur l'Oeta* n'est pas de Sénèque, et nous ne saurions l'en blâmer. Il croit pouvoir en donner une preuve supplémentaire en montrant que l'influence d'Ovide ne s'exerce pas, dans cette pièce, de la même manière que dans les authentiques tragédies de Sénèque. Soit. Mais est-ce une raison pour rabaisser systématiquement cet auteur anonyme et le mettre plus bas que terre ? Les critères fondés sur le goût sont dangereux et incertains. Tout n'est pas si mauvais dans l'*Hercule sur l'Oeta* ; on y trouve de fort belles pages. Les Anciens en ont jugé ainsi ; en intégrant cette pièce dans le *corpus* des tragédies de Sénèque, la tradition lui a fait le plus beau des compliments. Respectons-le.

Hubert ZEHNACKER.

Franco BELLANDI, *Persio. Dai 'verba togae' al solipsismo stilistico, Studi sui Choliambi e la poetica di Aulo Persio Flacco* (Testi e manuali per l'insegnamento universitario del Latino, 25) : Bologna, Pátron Editore, 1988, 163 pages.

Ce volume réunit sept études, quatre données en appendices à trois articles de fond. Le premier d'entre eux a donné son titre au recueil et définit le propos de l'auteur : montrer qu'il existe deux niveaux d'écriture dans les *Satires*. Les *verba togae* et la *iunctura acris* (5, 14) caractérisent le style que veut explicitement adopter Perse pour se faire comprendre de la masse des *stulti* et des *miseri* dont la mode contemporaine a perverti le goût et la moralité ; suivant la doctrine stoïcienne, la satire se doit d'en entreprendre sans ménagements le redressement moral. Pour ce faire, le poète se présente comme *semipaganus*, contempteur de la conception traditionnelle du *vates* ; il affiche une vive *rusticitas* pour colorer le *sermo cotidianus* et lui donner toute la vigueur nécessaire à une opération quasi « chirurgicale ». Toutefois, derrière cette poétique avouée, se cache une subtile pratique de l'allusion et de l'imitation, un *ludus ingenuus* dans le ton horatien, qui s'adresse à un public raffiné et instruit, une élite que le poète avise discrètement de la possibilité d'une lecture de son œuvre au second degré. Les Choliambes servent de prologue à l'expression d'une telle poétique en caricaturant les « poétaillons » contemporains dont la solennelle prétention n'a d'égale que le manque de génie, de pauvres imitateurs qui renchérissent sur les stéréotypes usés mis à la mode par Properce et banalisés par Ovide, responsables de la désagrégation du langage et, partant, de la perversion des mœurs.

Cette interprétation de la poétique de Perse, tout à fait cohérente, s'appuie sur des analyses minutieuses et sur les apports des travaux qui ont contribué, dans la dernière décennie, à renouveler l'intérêt des *Satires* (on en trouve la bibliographie, très à jour, en tête du volume). Cela a engagé l'auteur à traiter de nombreuses questions annexes, dans les appendices (l'usage métaphorique des noms d'animaux dans les Choliambes, l'attitude de Perse à l'égard de l'archaïsme littéraire et du *mos maiorum*, de même à l'égard de Properce, les allusions à Virgile), mais aussi dans les notes, abondantes et souvent très longues (discussion sur l'authenticité des Choliambes, sur leur structure ; comparaisons diverses avec Horace et Juvénal, etc...). Sans réellement bouleverser le mode de lecture et d'appréciation de l'œuvre de Perse, cet ensemble fournit une claire synthèse, personnelle, des interprétations modernes sans tomber dans les excès d'une critique qui a tendance à projeter sur le poète latin les ombres déformantes de poètes bien postérieurs.

J. GÉRARD.

Ulrich EIGLER, *Monologische Redeformen bei Valerius Flaccus* : Frankfurt am Main, Athenäum, 1988, 147 pages.

Le titre de l'ouvrage d'Ulrich EIGLER, *Monologische Redeformen bei Valerius Flaccus*, oriente vers la problématique des formes et des genres littéraires. L'introduction examine donc la place du monologue respectivement dans la tragédie et dans l'épopée, et sa définition par Quintilien. Il y a, nous dit-on, différents types de monologues selon le contenu, les deux principaux correspondant aux nuances exprimées par les verbes *obiurgare* et *queri*. Par ailleurs, le monologue laisse toujours le champ libre au *pathos*, mais sert aussi à caractériser les personnages (*ethos*).

On regrettera qu'Ulrich EIGLER renonce à un plan thématique ou synthétique pour suivre les monologues au fil du récit : la problématique se dilue, les répétitions sont fréquentes et la paraphrase n'est pas toujours évitée. Le seul avantage de ce plan est de garder son unité à l'épisode de Médée.

Plusieurs idées intéressantes se dégagent de cette étude :

1) La place des monologues souligne la composition de l'œuvre : ils sont souvent groupés par deux et se répondent de part et d'autre d'un événement important. Ainsi en est-il des monologues de Jason et de Pélias, des deux monologues de Junon, de ceux de Jason et de Clyté sur la mort de Cyzique, de ceux de Neptune et de Jupiter, et des six monologues de Médée, répartis en trois groupes de deux.

2) Jamais le monologue ne sert — comme c'est le cas, par exemple, pour la Médée des *Métamorphoses* — à présenter un débat intérieur, un conflit entre deux forces dans l'âme du héros, en somme des « stances ». Il a toujours *un* sens et *une* orientation : pour Médée, par exemple, c'est presque toujours la résistance à l'amour. D'autre part le monologue ne fait pas avancer l'action : il la commente, parfois il la retarde.

3) Le débat intérieur est exprimé par une autre forme littéraire, le style indirect libre, du type « quid agat ? ». Valérius est fidèle en cela à la tradition virgilienne.

4) Valérius tente de faire partager au lecteur son émotion, sa pitié pour le personnage, à la manière de Virgile.

Les analyses de situation, les rapprochements systématiques avec Apollonios, Virgile, mais aussi Ovide, Lucain et Sénèque sont fort utiles et ce livre sera certainement précieux pour la connaissance de Valérius Flaccus.

Sylvie FRANCHET D'ESPEREY.

John FERGUSON, *A Prosopography to the poems of Juvenal* (coll. Latomus, vol. 200) : Bruxelles, 1987, 250 pages.

Quel lecteur de Juvénal n'a pas souhaité pouvoir disposer d'une source de renseignements accessible et pratique sur les nombreux personnages dont les noms apparaissent dans les *Satires* ? Ce vœu est maintenant exaucé grâce à l'ouvrage de John FERGUSON. Il comprend 388 entrées, mais 26 d'entre elles ne sont que le renvoi à d'autres rubriques ; certaines autres, en revanche, concernent plusieurs personnages : par exemple, 8 pour *Caesar* et autant pour *Fabius*.

Dans une brève introduction de douze pages, l'auteur expose les principes qui l'ont guidé dans la réalisation de son travail. Il en a exclu les noms mythiques et légendaires (par exemple, *Egeria*, 3, 17) ; il y a en revanche inclus des personnages non formellement nommés, mais qui font partie de l'environnement littéraire de Juvénal, tel le poète Martial : ce choix préalable peut évidemment paraître quelque peu arbitraire. Les notices sont naturellement de longueur fort inégale : de 1 ligne à plus de 6 pages pour Juvénal lui-même. L'auteur y apporte tous les renseignements nécessaires, en s'appuyant principalement sur les ouvrages fondamentaux que sont la *P. I. R.*, la *R. E.*, le *M. R. R.* de T. S. BROUGHTON et *Les carrières procuratoriennes équestres...* de H. G. PFLAUM, mais également sur des ouvrages spécifiques à chaque personnage considéré ; la thèse de J. GÉRARD, *Juvénal et la réalité contemporaine* (Paris, 1976), est aussi largement mise à contribution, ainsi que, bien sûr, le commentaire de E. COURTNEY (1980). On pourra sans doute discuter sur certains des choix qui sont faits : pour ne citer qu'un exemple, en ce qui concerne Suétone, il n'est fait référence, ni à la thèse de A. MACE (trop ancienne ?), ni à celle de J. GASCOU (trop récente ?). Chacune des notices est réalisée avec beaucoup de soin et de minutie, avec, évidemment, l'intention d'éclairer les passages des *Satires* où le personnage est mentionné ; dans les cas litigieux, les éléments de discussion sont présentés avec clarté et objectivité. Dans celle qui est consacrée à Juvénal, John FERGUSON fournit une documentation très détaillée, comportant

la citation intégrale des pièces essentielles du dossier ; il croit à la réalité de l'exil du poète en Égypte ; pour avoir soutenu la même thèse, je ne puis que lui donner raison, et l'on doit objectivement constater que la démonstration est parfaitement convaincante.

Bref, nous avons désormais à notre disposition un instrument de travail de qualité, dont les lecteurs de Juvénal pourront tirer le plus grand profit.

J. HELLEGOUARC'H.

Meinolf VIELBERG, *Ptlichten, Werte, Ideale. Eine Untersuchung zu den Wertvorstellungen des Tacitus* (Hermes Einzelschriften, Heft 52) : Stuttgart, Franz Steiner Verlag-Wiesbaden-GmbH, 1987, 199 pages.

Quelle est l'échelle des valeurs dans l'œuvre de Tacite ? Quelles informations nous apportent-elles sur les idées de l'historien ? Celui-ci nous apparaît-il avant tout comme un penseur moral ou comme un homme politique ? Telles sont quelques-unes des questions auxquelles s'est proposé de répondre M. VIELBERG. Pour ce faire, l'auteur a recours à quelques échantillons caractéristiques de l'ensemble de l'œuvre et, pour tenir compte de l'évolution possible, ou probable, de l'auteur, à des œuvres du début et de la fin de sa carrière, la *Vie d'Agricola* pour les premières, les *Annales* pour les secondes ; plus précisément, dans la pensée que les « valeurs » sont la traduction d'une éthique liée à la position sociale ou politique des personnages concernés, il tire de ces textes des figures représentatives, Agricola lui-même dans le premier cas, Thrasea Paetus et Sénèque dans l'autre, ces deux derniers ayant la particularité de correspondre à chacun des deux aspects, politico-social et moral, qui sont réunis dans le premier ; tous sont des provinciaux et des *homines noui* présentés comme des figures idéales dignes d'être imitées. De la comparaison de ces différents textes, notre auteur dégage quelques vertus communes et caractéristiques de cet idéal, six au total, qu'il classe en trois groupes, selon le type de comportement auquel elles correspondent : 1 et 2 : *adulatio, seruitium-seruitus*, traduisant l'attachement absolu et aveugle à l'égard d'un supérieur, et particulièrement du *princeps* ; 5 et 6 : *libertas* et *contumacia*, qui expriment le détachement total, voire l'hostilité et la résistance ; entre les deux, 3 et 4 : *obsequium* et *moderatio-modestia*, qui correspondent à une position moyenne, mesurée, équilibrée.

Chacune de ces notions fait l'objet d'une étude attentive et précise, au cours de laquelle l'auteur détermine d'abord le sens général du terme considéré, celui qu'il revêt chez Tacite, les relations qui s'établissent avec d'autres termes, le type de comportement qu'il exprime, les rapports qu'il peut avoir avec la morale et/ou la politique. Toute cette recherche est menée au moyen d'un recours constant aux textes de l'historien et s'appuie en même temps sur les études, parfois déjà nombreuses, mais dispersées, qui ont été faites sur le concept examiné.

La démarche est lente, mais rigoureuse, et l'on peut considérer qu'aucun des aspects essentiels du problème étudié n'a échappé à l'attention de l'auteur. Cela ne veut pas dire que l'on sera toujours d'accord avec lui. Au titre des réserves possibles, je mentionnerai seulement un exemple qui me touche personnellement. M. VIELBERG conteste (p. 134-135) la distinction que j'avais cru pouvoir établir (*Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la République*, p. 263-264) entre *modestia* et *moderatio*, mais, p. 139, n. 667, il remarque qu'il est frappant de constater que pour caractériser le comportement et la discipline des soldats, Tacite emploie *modestia*, jamais *moderatio*, parce que ce dernier terme

comporte une valeur principalement active [1] ; or, cela correspond exactement à la distinction que j'avais faite entre ces deux notions.

Mais ce ne sont là que broutilles ; il n'est pas douteux que ce travail sérieux et bien informé constitue un apport intéressant à la connaissance de la pensée de Tacite. A remarquer que l'ouvrage se termine sur un « Appendice » qui étudie à partir de la *Vie d'Agricola* l'emploi du superlatif dans le genre biographique, en examinant à cet effet quelques-unes des *Vies* de Cornelius Nepos ; M. VIELBERG constate que, chez les deux écrivains, les superlatifs sont nombreux surtout dans les biographies des personnages pour lesquels l'auteur éprouve un attachement particulier, Atticus pour Nepos, Agricola pour Tacite.

J. HELLEGOUARC'H.

Horst WALTER, *Studien zur Hirtendichtung Nemesians* (*Palingenesia*, 26) : Stuttgart, Franz Steiner Verlag Wiesbaden GmbH, 1988, 131 pages.

Willy SCHETTER (*Nemesians Bucolica und die anfänge der spätlaternischen Dichtung*, in Christian GNILKA und Willy SCHETTER, *Studien zur Literatur der Spätantike*, Bonn, 1975, p. 1-43), étudiant la théorie et la pratique de l'*imitatio* dans la littérature antique, était persuadé qu'elle en était l'un des procédés fondamentaux ; et comme Virgile était, à ses yeux, le maître incontesté de cette pratique, il n'admettait pas l'accusation de plagiaire que de nombreux critiques avaient formulée contre Némésien.

C'est cette idée que H. WALTER reprend à son compte pour la développer. Dans une première partie (p. 6-90), il se livre à une analyse littéraire minutieuse et laudative de chacune des quatre bucoliques : clarté de la structure, habileté des transitions, choix très conscient du vocabulaire, style savant. En un mot, H. WALTER est séduit par la virtuosité de l'art de Némésien. Dans la seconde partie (p. 90-114), H. WALTER entre dans le détail des procédés mis en œuvre par Némésien. Un recensement exhaustif des groupes de mots, fins de vers, imitations d'un demi-vers, d'un vers, de deux vers et plus, lui permet de montrer que l'*ars imitandi* de Némésien ne diffère guère de celle de Virgile. Pour la prosodie et la métrique, il constate que Némésien — contrairement à Calpurnius — préfère Virgile à Ovide ; de même, en langue et en syntaxe, il établit que Némésien n'est pas un novateur. En fin de compte, Némésien est un classique et H. WALTER estime qu'il inaugure le retour au classicisme, tendance dominante à la fin de l'Antiquité tardive.

J'accepte la plupart des conclusions auxquelles H. WALTER a abouti à la suite de ses nombreuses investigations et qu'il a rassemblées dans ce volume fort consciencieux (la bibliographie le prouve, même si, à mon sens, elle révèle une maladresse : pourquoi certains des ouvrages cités en bas de page n'y figurent-ils pas ?). Je pense toutefois faire partie de ceux qui ont sincèrement cherché à réhabiliter Némésien. La lecture de cet essai aurait donc dû me réjouir, or c'est plutôt une sensation de malaise que j'ai éprouvée : en voulant trop bien faire, H. WALTER n'a pas toujours su rester objectif.

P. VOLPILHAC.

1. « Diese strikte Trennung, die singulär ist, lasst sich vielleicht dadurch erklären, dass Tacitus diese Form der Mässigung weniger als eine von Aktivität, sondern vielmehr von Passivität geprägt, erzwungene Verhaltensform betrachtet, zu deren Bezeichnung der Begriff *moderatio* nicht passt, da er bisweilen einen starken aktiven Aspekt enthält. »

A. MARCONE, *Commento storico al libro IV dell'epistolario di Q. Aurelio Simmaco.* Introduzione, commento storico, texto, traduzione, indici, Ed. GIARDINI : Pisa, 1987, 174 pages.

Cinq ans après l'éd. J.-P. CALLU des livres III à V (C. U. F., 1982), quatre ans après son propre commentaire du livre VI, Arnaldo MARCONE donne ici, essentiellement, un commentaire du livre IV de la correspondance de Symmaque. L'ordre des différentes parties du volume, telles qu'elles se succèdent dans le titre, met en lumière l'inconvénient majeur d'un ouvrage où commentaire, texte et traduction se trouvent dispersés en trois endroits différents ; l'usage de l'ordinateur et d'un logiciel de mise en page devraient désormais éliminer une telle incommodité — dont l'auteur n'est sans doute qu'en partie responsable : comment le lecteur se sentirait-il encouragé à contrôler ensemble ces *membra disiecta* ? Point d'apparat : le commentateur reprend le texte de VOLLMER, avec quelques améliorations puisées dans l'éd. CALLU.

Ce « livre stiliconien par excellence » (p. 17) est un bon terrain d'observation pour l'histoire du sénat et des engagements politiques de Symmaque. En réaction contre les critiques dont Symmaque a été l'objet sur ce point précis, A. MARCONE a écrit une préface qui équivaut à un bon article personnel sur le sujet. Tout en reconnaissant que l'on a affaire à « une corporation de riches propriétaires qui choisissent la retraite de préférence à la compétition politique » (p. 13), A. MARCONE pense qu'au Bas-Empire (p. 14) « la noblesse sénatoriale devient ce qu'elle n'avait jamais été, c'est-à-dire une classe de gouvernement héréditaire, avec une certaine liberté d'action ». Il estime donc « impossible de formuler (contre les sénateurs) une accusation généralisée d'égoïsme et d'insensibilité à l'égard des intérêts de l'Empire » (p. 16). Cette thèse, explicitement dirigée contre les vues de J. F. MATTHEWS sur les contacts à son avis peu suivis entre Symmaque et la cour (p. 17), ne laisse pas de surprendre un peu par certaine raideur d' « antithèse ». Les lettres de recommandation sont-elles un instrument politique aussi caractérisé que le dit A. MARCONE ? La correspondance entre Symmaque et Stilicon, en ce livre IV, a-t-elle une dimension si « nettement politique » ? La recherche des honneurs nous paraît une chose, et l'engagement politique une autre : ceux qui briguent les honneurs ne sont pas forcément ceux qui s'engagent ensuite à en assumer les responsabilités — surtout au Bas-Empire. On peut être d'accord avec A. MARCONE pour penser que, pour les sénateurs, « ce qui était en jeu était leur position sociale », mais on hésitera à ajouter sans nuances : « en dernière analyse c'était leur rôle politique même » (p. 24). Les notes finales de cette introduction, sur le contexte idéologique du *bonum saeculum*, et sur la complémentarité des livres IV et VI, prêtent à moins de réserves.

L'annotation est intéressante lorsqu'elle présente l'état d'un problème avec une bibliographie bien à jour, et souvent postérieure à 1982 (14 titres dans ce cas, dans la seule bibliographie, où toutes les titres présentés dans les notes ne sont pas cités) ; mais les notes courtes apportent généralement peu à la visée de l'ensemble. Les titres en français auraient pu être revus de plus près, et l'auteur de l'index du *Théodosien* est régulièrement appelé GRANDEWITZ (*lege* GRADENWITZ). L'index est utile, mais il est loin de rendre compte de tous les *loci* où un mot latin a fait l'objet d'une recherche sémantique. L'apport est neuf, intéressant, mais de présentation peu commode pour la consultation.

J. FONTAINE.

Stephen G. DAITZ, *The Pronunciation and Reading of Classical Latin. A Practical Guide. Demonstration Texts and Practice Exercises* : Guilford, Connecticut-Londres, 1984, un livret (20 pages), deux cassettes (47 + 58 min.).

A. ARCELLASCHI a rendu compte dans l'avant-dernier (64, 1986, p. 274-275) et le dernier (65, 1987, p. 416-417) numéros de cette revue de la réalisation par le professeur Robert P. SONKOWSKI, de l'Université du Minnesota, de quatre cassettes constituées de lectures par l'auteur d'extraits des discours de Cicéron pour les deux premières, d'extraits des poèmes de Virgile pour les deux autres, et dont le but est de redonner chaleur et vie aux textes anciens.

Cette réalisation est l'application des principes et méthodes de celui qui est l'éditeur et le maître d'œuvre de l'entreprise : Stephen G. DAITZ, professeur à City College, à New York. Ce dernier a réalisé de son côté un livret où il expose, avec exercices enregistrés à l'appui, sa méthode d'initiation à la prononciation restituée du latin. La brochure n'est que le très bref accompagnement de deux cassettes dans lesquelles les leçons de Stephen G. DAITZ se divisent en quatre parties (deux par cassette) : 1. Introduction (20 min.) ; 2. Voyelles et consonnes latines (27 min.) ; 3. Accents et rythme du latin (20 min.) ; 4. Lecture à haute voix de textes latins (29 min.). Beaucoup des éléments de ces leçons n'ont évidemment rien de très nouveau pour nous, mais il est cependant intéressant de voir comment l'auteur s'y prend pour entraîner et habituer son auditoire à la prononciation du latin [1]. Il insiste fort justement sur la nécessité de bien rendre les quantités syllabiques ; il faut louer tout particulièrement l'importance qu'il accorde aux problèmes de l'accentuation et du rythme — l'ouvrage est d'ailleurs dédié à W. Sidney ALLEN. Il est ainsi amené à aborder l'inépuisable problème des rapports entre l'*ictus* métrique et l'accent de mot. Stephen G. DAITZ accorde sans hésiter la priorité à l'accent verbal, soutenant une opinion contraire à la mienne ; mais j'ai pu constater avec satisfaction que le simple respect du rythme lié à la structure métrique oblige bel et bien à donner un relief à la syllabe qui porte le temps fort du pied ; n'est-ce pas en cela que réside justement ce fameux élément sur la nature duquel on s'est tant interrogé ? Par écrit, il m'est difficile d'être plus clair et plus précis.

Sur l'efficacité de la méthode, seuls les utilisateurs se prononceront valablement ; mais j'apporterai le témoignage de la démonstration que fit l'auteur à la Sorbonne, le 6 avril 1987, devant un amphithéâtre (Michelet, celui où se tiennent les séances de la *S. É. L.*) — et le palier attenant — archi-combles, ce qui tend à nous prouver l'intérêt d'un public assez large pour ces problèmes. Que pourrais-je ajouter de plus ?

J. HELLEGOUARC'H.

Sciences historiques.

Armando CHERICI, *Ceramica etrusca della collezione Poggiali di Firenze* (*Archaeologica*, 79) : Rome, Giorgio Bretschneider, 1988, XXIII-188 pages, 83 planches hors-texte.

La collection *Archaeologica* a désormais bien rodé la formule des catalogues de céramique ; nous avons déjà rendu compte de quelques-uns dans ces pages (*Pianu, Campus, Tronchetti, Pierro, Ginge,* sur le musée national de Tarquinia) ; chaque volume comprend histoire de la collection, bibliographie, catalogue, profils

1. Notons que Stephen G. DAITZ a réalisé dans les mêmes conditions *The Pronunciation and Reading of Ancient Greek : A Practical Guide* ainsi que *A Recital of Ancient Greek Poetry* (read in English translation and in ancient Greek) et deux « lectures » d'œuvres complètes : *Les Oiseaux* d'Aristophane et *Hécube* d'Euripide.